

L'actualité :

Jean-Louis Borloo. Le joker qui joue cœur.

Magazine:2978 du 15/6/2006

Participez
au forum

 [Imprimer cet article](#)

 [Envoyer cet article à un\(e\) ami\(e\)](#)

 [Archives](#)



Le 11 juin, dans les jardins du ministère, rue de Grenelle. La mère de Jean-Louis Borloo, Mauricette, qui fut longtemps présidente des œuvres de Saint-Vincent-de-Paul, est venue déjeuner avec lui. Il se remettra au travail juste après. Photo : Thierry Esch.

Il a toutes les cartes en main grâce à son plan de rénovation des banlieues et à la baisse du chômage. Mais ses véritables atouts sont sa générosité et son naturel.

Sa mère lui a transmis la fibre sociale. De son père, mort il y a vingt ans, il tient son caractère de battant. Ce cocktail détonnant est le secret de Jean-Louis Borloo, qui le pousse à aller toujours plus loin, toujours plus vite. Dans une période difficile pour le gouvernement, le ministre de l'Emploi, de la Cohésion sociale et du Logement fait figure de miraculé. Il est l'un des seuls à qui l'on reconnaisse, sans conteste, un bilan positif. A son actif : une baisse durable du chômage depuis un an, la mise en chantier massive de logements sociaux, 35 milliards d'euros engagés pour rénover plus de 200 quartiers... L'ancien maire de Valenciennes, coprésident du Parti radical, est la deuxième personnalité de droite dans le cœur des Français. Reconnu pour son courage, sa compétence et son sens du dialogue, il serait même, en cas de changement à Matignon, le favori avec Nicolas Sarkozy.

Compatissant avec les gens qui souffrent, il admire ceux qui veulent s'en sortir, comme son père, élevé par l'Assistance publique, qui a trimé toute sa vie pour finir président d'une société d'assurances.

Dimanche après-midi, 30 °C à l'ombre. Dans le jardin du ministère, un canard solitaire se

trempe dans la fontaine, on entend les rollers qui défilent boulevard des Invalides. Sans regret, Borloo ferme les grandes portes-fenêtres et se remet au travail. Il vient de se promener avec sa mère, Mauricette, et son frère Olivier passés déjeuner avec lui pendant que Béatrice prépare son J.t. à France 2. Borloo doit maintenant peaufiner le discours qu'il va prononcer le lendemain devant 800 directeurs des relations humaines sur les services à la personne. Il est sûr de lui. Depuis dix-sept ans qu'il s'est engagé dans la politique, il n'a jamais cessé d'y croire.

Au milieu des années 80, un jeune homme pressé file au Bourget et s'installe dans un jet privé. Il peut se le permettre. Le magazine « Fortune » a classé ce trentenaire parmi les cinq avocats les mieux payés au monde. Lorsque l'avion décolle, Jean-Louis Borloo peine à se concentrer sur ses dossiers, peut-être se gratte-t-il la tête tout en se rasant avec l'un de ses innombrables rasoirs électriques, ou bien regarde-t-il ces longues barres d'immeubles qui bordent la capitale et concentrent une misère dont on parle trop peu. Tout seul dans son jet, le jeune avocat se demande s'il n'est pas en train de devenir « un petit con ».

Maintenant, Borloo doute que le chemin qui mène droit à l'enrichissement personnel est le meilleur boulevard de la vie. Mais il continue sa carrière. En 1987, il devient président du club de foot de Valenciennes et se prend d'affection pour cette ville. Une cité désespérée qui a perdu 40 000 emplois en cinq ans et dont le taux de chômage culmine à 25 %. Un magazine vient de classer Valenciennes « ville la plus sale de France » avec 2 000 hectares de friches en centre-ville, pas de décharge publique et des logements insalubres où les habitants n'ont pas le tout-à-l'égout. Mais les Valenciennois se serrent les coudes et Jean-Louis Borloo aime la convivialité et la chaleur des gens du Nord. Lui-même vient peut-être du Nord, mais il n'en sait trop rien, son père était de l'Assistance publique : un homme sans histoire.

Peu de temps après son arrivée à Valenciennes, le chirurgien urologue Dominique Riquet lui organise « un dîner de têtes » pour le présenter aux notables. « Tout le monde arrive comme prévu à 20 h 30, mais, une heure plus tard, Borloo n'est toujours pas là et on passe à table. Il a débarqué après 22 heures avec des chaussures sans lacets, sans chaussettes, la chemise sortie du pantalon ! Les gens étaient déroutés, mais deux heures après, ils étaient emballés. » A Valenciennes, ses tenues débraillées surprennent, mais il séduit. Son charisme, son franc-parler, son statut de président de club de foot et d'avocat de Bernard Tapie le rendent même populaire auprès des jeunes. Un jour, quatre Valenciennois – un boucher, un chef d'entreprise, un ancien homme politique et un médecin – le convoquent pour lui confier une mission délicate : reprendre en main leur destin, celui de Valenciennes. « C'est simple, on lui a dit qu'on voulait changer la vie de cette ville », raconte Bernard Brouillet, aujourd'hui adjoint au maire.

Quelques semaines de réflexion, le temps d'écouter ses amis experts en politique – ils lui prédisent un échec cuisant –, le préfet de la région Nord-Pas-de-Calais qui lui conseille de quitter Valenciennes où « plus rien n'est possible », et sa maman qui le préfère en avocat plutôt qu'en homme politique. Mais comme le dit son jeune frère Olivier : « Jean-Louis est imprévisible, il est toujours là où on ne l'attend pas. » Alors, plutôt que de continuer à s'enrichir à Paris au risque donc de devenir un « petit con », Borloo décide de relever le défi, il prend ses cliques et ses claques et s'installe à Valenciennes. « Ils m'ont pris par les sentiments », dit-il, presque vingt ans plus tard, heureux de cet engagement qui a donné un sens à sa vie. Compatissant pour ceux qui souffrent, comme sa maman qui a longtemps présidé les œuvres de Saint-Vincent-de-Paul, il admire aussi les gens qui se cherchent une place et qui veulent s'en sortir, comme son père qui a sans cesse trimé et a gravi une à une les marches de l'organigramme d'une société d'assurances dont il est devenu le président.



A dr., jeudi 8 juin, dans la banlieue de Vieux-Condé, Jean-Louis Borloo rencontre les ouvriers de l'usine Textron. En difficulté, elle devrait être rachetée par un fonds d'investissements américain. A sa gauche, Michel Beudin, délégué syndical C.f.t.c., est une figure emblématique de cette usine qui fabriqua jadis les rivets de la tour Eiffel. A g, Toujours adjoint au maire de Valenciennes, venu signer une convention de rénovation urbaine, il en profite pour retrouver l'équipe de la mairie, la même depuis son mandat. Parmi ses fidèles, Mohamed Ben Chetouia (à dr., la main sur son épaule) et Dominique Claisse (à g.).

**Quand il débarque à Valenciennes sa liste rafle 76 % des voix.
On n'avait jamais vu un truc pareil .**

C'est pour cette raison aussi qu'il commence sa campagne dans les quartiers les plus difficiles, comme Dutemple, la « Cité des 4 000 » de Valenciennes. « Dutemple, c'était le Kosovo, raconte Mohamed Ben Chetouia, aujourd'hui employé de la mairie. L'usine avait fermé, un jeune qui travaillait, ça n'existait pas ! Les politiques nous ont fait des promesses, mais rien n'est jamais venu. Quand on a vu débarquer Borloo, on n'a pas été violent parce que c'était le président du club de foot. "Qu'est-ce que vous faites là ?" on lui a dit. Et il nous a répondu qu'il voulait être maire. On lui a dit qu'il ne pouvait pas compter sur nous, vu qu'on n'avait pas de carte de vote ! » La liste Borloo rafle 76 % des voix, 12 000 personnes se réunissent sur la place de la mairie pour fêter l'événement : « On n'avait jamais vu un truc pareil. » Dans la foule, Olivier Borloo est venu soutenir son grand frère. « C'est là que j'ai compris l'ampleur de son engagement politique », confie-t-il.

Lendemain de fête difficile : le nouveau maire de Valenciennes se met au travail. Quinze heures par jour n'y suffisent pas. « Personne dans l'équipe ne connaissait le rôle d'un conseiller municipal, d'un adjoint ou d'une délégation », raconte Dominique Riquet. Borloo appelle en renfort son ami Paul Benayoun, un spécialiste de la communication, pour s'occuper du quartier Dutemple. « Pour la première fois de ma vie, j'étais utile, j'avais en face de moi des gens qui avaient besoin de moi », explique-t-il. Paul Benayoun met en place les premiers comités de quartier et fait engager 30 jeunes de la cité à la mairie.

Au bout de deux mois, le jeune maire de Valenciennes comprend qu'il en a pour dix ans. Jean-Louis Borloo entame alors non pas une traversée du désert, mais une traversée de l'océan à la rame, la première d'une longue série. Il n'hésite pas à sortir les deniers de sa poche pour régler les problèmes. « C'est simple, il a tout donné pour cette ville ! Un jour, je l'ai vu signer un chèque de 700 000 francs, de son compte personnel, pour sauver une association de réinsertion qui s'occupe de délinquants », raconte Dominique Riquet. Quand il rentre à Paris, c'est pour passer des heures dans des ministères à plaider les dossiers pour sa ville. Son chauffeur d'alors se rappelle des longues heures d'attente : « Ça durait trois ou quatre fois plus longtemps que prévu et Borloo rentrait déçu parce qu'il ne réussissait pas à faire passer le message. Je lui demandais où on allait et il me répondait, dépité : "C'est vous le patron !" » « Il a eu douze années très dures, explique

Dominique Riquet. Parce qu'il était seul, qu'il n'était soutenu ni par un appareil ni par un parti. Mais aujourd'hui, sa capacité à se battre au gouvernement tient au fait qu'il en a pris plein la gueule. »

Le 8 juin dernier, le ministre de l'Emploi, de la Cohésion sociale et du Logement se rend à Valenciennes où il doit signer la convention de rénovation urbaine. Quelques minutes avant de monter sur l'estrade, il saisit l'allocution minutieusement préparée par un conseiller et, comme d'habitude, sort son stylo et réécrit un nouveau discours au verso. « Je ne pouvais pas ne pas venir à Valenciennes », commence-t-il. Et finalement, c'est un troisième discours qu'il improvise. Devant ses amis des premiers jours, Borloo a tellement de choses à dire qu'il ne sait plus où donner de la tête. Idem en ville lorsqu'on l'apostrophe gaiement tantôt d'un « monsieur le Ministre », tantôt d'un « monsieur le Maire », ou encore d'un « petit Jean-Louis ». Le bonheur de l'homme politique qui marche dans une ville qu'il a tirée du pétrin vaut bien celui de l'avocat qui roule en Porsche. Il ne regrette rien. Depuis 1989, la « liste Borloo », quelle que soit son étiquette, est réélue haut la main, et le ministre Jean-Louis Borloo reçoit encore du courrier à l'adresse suivante : « Mairie de Valenciennes, 127, rue de Grenelle, 75007 Paris. » On sent qu'il aura toujours sa place à Valenciennes.

« Dès son arrivée au ministère, il savait très bien ce qu'il devait faire, et il s'est décidé vite ».



Le dimanche 11 juin, dans les jardins de la rue de Grenelle, Mauricette est entourée de ses deux fils, Olivier – hôtelier – et Jean-Louis. « Aucun des deux ne m'a jamais posé le moindre problème », assure cette mère comblée.

Après douze années de bons et loyaux services, Jean-Louis Borloo appuie sur « pause » et rentre à Paris où il décide de reprendre sa carrière d'avocat. Son cabinet continue de tourner. Le temps de s'attaquer à un premier dossier, et le téléphone sonne. Avril 2002, Jacques Chirac cherche des nouvelles têtes pour former son gouvernement. Sa fille Claude vient de voir sur un plateau télé un type brillant qui parle bien des villes en difficulté. En plein dans le mille ! Le président de la République propose à Borloo d'entrer au gouvernement aux côtés d'autres ovnis de la classe politique comme Francis Mer et Luc Ferry. Nommé ministre délégué à la Ville, Jean-Louis Borloo a la gueule de l'emploi, comme les autres.

« Dès son arrivée au ministère, il savait très bien ce qu'il devait faire parce qu'il avait eu cette expérience à Valenciennes, et il s'est décidé vite », explique son conseiller Yves Laurent Sapoval qui le rejoint à l'époque pour travailler sur le projet de rénovation urbaine. « Borloo a suivi précisément le développement du projet étape par étape, dit-il,

il s'est beaucoup battu. Ça a été dur partout et avec tout le monde, mais quand il mord, il ne lâche pas. » Résultat : 35 milliards d'euros sont alloués pour le plan de rénovation urbaine. Le projet est régulièrement brandi par le président de la République ou le Premier ministre pour justifier l'action sociale du quinquennat. Devenu le parfait alibi, Borloo prend racine dans le gouvernement. Indéboulonnable. Propulsé ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale en 2004, il se paie le luxe de nommer cinq secrétaires d'Etat pour le seconder. Son ascension atypique agace, tout comme sa liaison, puis son mariage avec la présentatrice du J.t. de France 2 Béatrice Schönberg. Plus retors que la bourgeoisie de Valenciennes, le petit milieu parisien se méfie de lui. Sa mèche, ses clopes, ses godasses mal cirées, ses plans Borloo I, II, III, c'en est trop. Mais l'épreuve est surmontable pour celui qui a bataillé douze ans pour sortir Valenciennes du chaos. Il y croit dur comme fer, alors il continue de plaider, d'asséner des chiffres, des promesses, persuadé qu'un jour les faits lui donneront raison. Bientôt, celui qui a dégagé des milliards pour rénover les banlieues réussit à faire baisser le taux de chômage – en 2006 comme il l'avait prévu –, puis il augmente considérablement le nombre de mises en chantier de logements sociaux et trouve de nouvelles niches de créations d'emploi comme le service à la personne. Borloo n'ose pas encore crier victoire : « Je n'y suis peut-être pour rien, lance-t-il, goguenard, devant " son " public à Valenciennes, mais j'ai beaucoup de chance. »

«Il a toujours projeté une image qui ne lui ressemble pas, raconte Dominique Riquet. Au début, il a été mis dans le gouvernement pour des raisons de casting. Il a été engagé pour le costume, mais le type qui était dedans était différent. Il avait des convictions et un projet. Il a su monter un vrai travail de réforme, opérationnel, qui est aujourd'hui, à mon idée, le plus gros bilan du gouvernement. » « Désormais, il a acquis la confiance des gens », confie un autre conseiller. Pourtant, les sceptiques persistent. « Borloo, c'est trop beau pour être vrai », dit-on. Hermétique aux intrigues médiatico-judiciaires, au jeu de la petite phrase, Borloo garde le nez plongé dans ses dossiers et devient de plus en plus « populaire ». Le deuxième homme politique de droite le plus apprécié des Français ne la ramène pas. Il défend ses plans comme l'avocat qu'il était, tout en rêvant secrètement du jour où son action politique parlera pour lui. Ce moment-là, il l'a bien senti venir quand, le 6 juin dernier, les députés de la majorité l'ont ovationné à l'Assemblée. Une manière de rendre hommage à son travail. Reste à convaincre Jacques Chirac qui n'a toujours pas accordé sa vraie chance à son « joker Borloo ». Son atout « social » pourrait l'aider à sauver son quinquennat et lui donner un vrai sens.

Auteur : François De Labarre
Photos : Thierry Esch